



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

www.abc-lefrance.com

fiche film

FICHE TECHNIQUE

ARGENTINE - 2005 - 1h20

Réalisation & scénario :
Edgardo Cozarinsky

Son :
Alejandro Alons

Photo :
Javier Miquelez

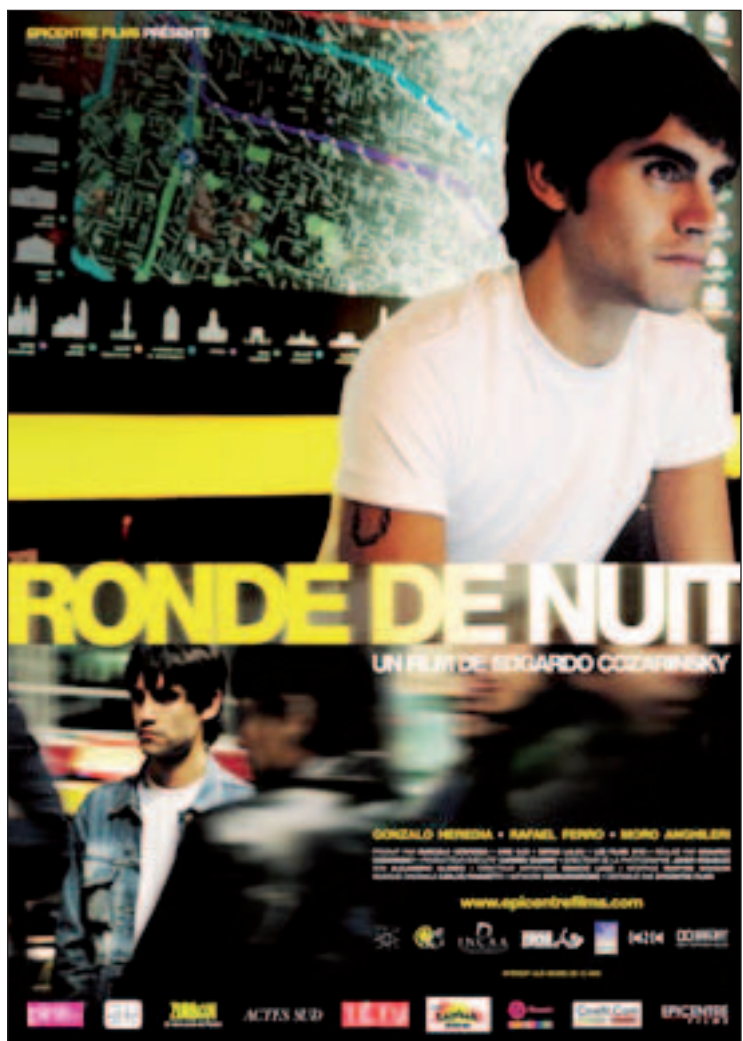
Montage :
Martine Bouquin

Musique :
Carlos Franzetti

Interprètes :
Gonzalo Heredia
(Victor)
Mariana Anghileri
(Cecilia)
Rafael Ferro
(Mario)
Dario Trippichio
(Carlitos)
Greg Dayton
(Le commissaire)
Roiman Chlaposki
(L'ambassadeur)

RONDE DE NUIT

Ronda nocturna
DE EDGARDO COZARINSKY



SYNOPSIS Buenos Aires, la nuit. Victor, à peine sorti de l'adolescence, déambule dans les rues de son quartier. Protégé par un inspecteur de police, il partage son temps entre racolage, drague dans les saunas de luxe et soirées privées. Suite à sa rencontre avec une mystérieuse jeune femme aux étranges pouvoirs, l'errance nocturne et sensuelle de Victor prend une tournure inattendue. Commence alors une descente dans les profondeurs de la peur la plus irrationnelle : celle de la pulsion meurtrière de l'amour.



CRITIQUE

Retour aux sources pour le cinéaste argentin Edgardo Cozarinsky... Après plus de dix ans sans avoir filmé dans sa ville d'origine, il signe **Ronde de nuit** entièrement tourné à Buenos Aires. Commencé comme un documentaire, le long-métrage décrit les déambulations nocturnes de Victor, dans la capitale argentine, sous nos yeux affolés. (...) La mise en scène insuffle une certaine innocence à son personnage principal, en quête d'identité. Il nous touche, nous émeut, nous chamboule... La prestation du jeune premier Gonzalo Heredia est magistrale. Pour son premier rôle sur grand écran, du haut de ses vingt-deux ans, il n'a pas hésité à se donner sans retenue dans son interprétation, affichant de surcroît, une aisance surprenante lors des scènes de sexe avec d'autres hommes. Ce film est une réelle ballade nocturne où se croisent les fantômes et les «exclus» de la société à l'instar des sdf, des prostitués, des travestis ou des dealers. Plongeant dans les profondeurs de la peur la plus irrationnelle, celle de la pulsion meurtrière de l'amour, Victor vivra une rencontre amoureuse avec un ancien ami devenu chauffeur de taxi, ou croisera, au hasard de sa nuit, une jeune femme aimée évoquant un passé douloureux. Tourné avec une mini-dv, ce drame bénéficie d'ambiances et de lumières particulières qui rendent ainsi une

atmosphère adéquate. Edgardo Cozarinsky avait, par ailleurs, précisé qu'il souhaitait «faire surgir les personnages du noir comme dans *La ronde de nuit* de Rembrandt». Le réalisateur rend ainsi un hommage bouleversant à sa ville déchue empreinte de misère et de vice. Un voyage à ne pas rater !

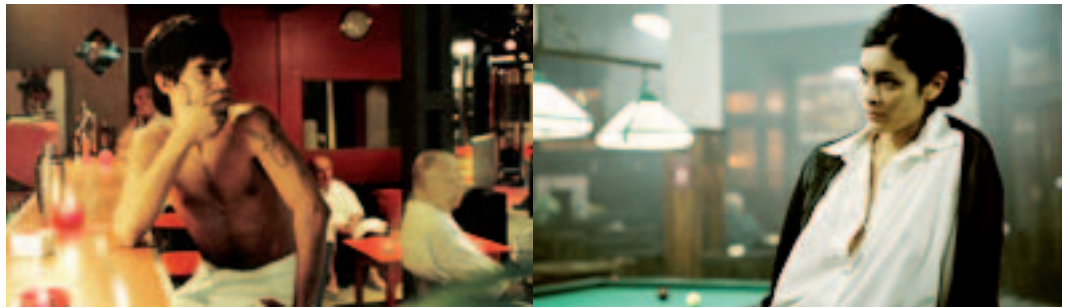
Fanny Cairon

www.commeaucinema.com

(...) Là où l'on aurait pu craindre une tentation du sordide, **Ronde de nuit** impose sa mélancolie sur un mode quasi fantastique, et la dérive urbaine nocturne se rapproche parfois étonnamment du conte. D'une rencontre à l'autre, Victor explore une ville, Buenos Aires, qui devient la toile de fond étouffante et omniprésente du film, mais aussi différents milieux, différentes classes. Il passe avec aisance des toilettes d'un restaurant miteux où il vend sa dope à un sauna réservé aux hommes d'affaires, puis se retrouve dans un salon d'hommes politiques entourés de boys des rues. Prêt à tout, ou plutôt paré à tout pour gagner un peu plus d'argent, Victor croit maîtriser ce petit univers où il règne la nuit, ce bout de trottoir qui est le sien. Pourtant, certaines rencontres viennent encore parfois le surprendre, et donnent au film ses plus beaux moments. Filmé comme une sorte de petit poucet armé pour survivre en milieu hostile, Victor parle peu,

mais se découvre progressivement. La disponibilité de son corps se double d'une disponibilité de l'âme. Sans être naïf (il ne pourrait survivre ainsi), Victor n'a pas encore été cramé par son mode de vie. Il lui reste ce fragile désir d'être avec les autres, pour une partie de foot improvisée avec des gamins du quartier ou une séance de yoga avec un ami. Un sourire, qui vient parfois brièvement éclairer son visage, laisse encore éclater la sensibilité du jeune homme, sa capacité à s'émouvoir de la beauté, rare dans son environnement. Mais la beauté, ici plus que jamais, nous apparaît comme une question de point de vue, et c'est peut-être bien finalement le regard de Victor qui l'insuffle autant qu'il peut l'apprécier. La grâce est donc possible, même la nuit, même dans les bas fonds de Buenos Aires, mais le cauchemar n'est jamais loin.

Par instants, alors que Victor somnole un peu, des apparitions viennent défier la frontière entre rêve et réalité. A d'autres moments, des rencontres «réelles» semblent bien étranges, comme lorsque Victor, alors qu'il fouille la chambre d'un homme d'affaires, tombe sur une belle femme en noir en train de préparer des lignes de coke. Silencieuse et mystérieuse, elle l'invite à la rejoindre ; tout comme, plus tard, une seconde apparition - l'ex-amante de Victor - tentera de l'attirer vers la mort, rappelant au marginal ce que la société lui promet



comme avenir proche.

La caméra numérique qui le suit avec fluidité dans ses déplacements soutient ce trouble de l'image, faisant d'une ombre humaine une tache noire inquiétante, aux mouvements incertains. Dans cette incertitude propre à la nuit, Victor ne peut pas dormir, mais sa dérive le conduit là où le rêve n'a plus sa place. Cette substitution pleine de failles et de doutes donne au film toute sa troublante opacité. Et offre à la nuit un de ses plus beaux portraits.

Laurence Reymond
<http://www.fluctuat.net>

CE QU'EN DIT LA PRESSE

Les Cahiers du cinéma - n°609

Nicolas Azalbert

Entre insouciance et culpabilité, réalisme et onirisme, ralenti et accélération, le film insuffle le rythme oscillatoire d'un métronome (...).

CinéLive - n°98

Philippe Paumier

Ronde de nuit s'épanouit alors dans en une poignante quête de soi, en prise avec l'essence de la littérature argentine (...).

Score - n°16

Romain Cole

(...) l'ambition narrative du film

n'est pas suivie par la mise en scène.

Studio - n°220

(...) Sexe et mort, désir et peur s'enlacent dans un tango à la sensualité bouleversante.

Les Inrocks - n°533

Amélie Dubois

Si le temps dilaté du film semble jouer contre lui, c'est pourtant de cette manière même (...) que va émerger sa véritable cohérence.

Positif - n°540

Au total, l'unité de temps d'une nuit que le personnage consacre à la prostitution et à la vente de substances illicites, l'unité de violence scandée par la scène récurrente des personnes poussées sous son véhicule sont pourtant traitées dans une étonnante et non ostentatoire douceur.

Libération - Philippe Azoury

Edgardo Cozarinsky, qui n'a plus tourné là depuis longtemps, n'a pas voulu choisir entre son appétit pour la réalité argentine et le fantasme littéraire qui circule autour.

Télérama

L'onirisme, parfois agaçant, le plus souvent mélancolique (..) rappelle l'univers fantasmagique

et tourmenté d'André Delvaux, quand il tournait *Un soir, un train*.

Zurban - n°286

Si son jeune héros cristallise l'ambivalence d'un peuple volontaire mais livré à un avenir morose, Cozarinsky signe aussi un chant d'amour à sa ville natale.

L'Express - n°2850

Pas assez ciselé, mais assez envoûtant pour qu'on s'y aventure.

TéléCinéObs

Voilà longtemps qu'on n'avait pas vu un film dégagant une telle poésie urbaine. En contrepartie, la faiblesse des enjeux dramatiques et le charme un rien crispant de l'acteur principal ne lui permettent pas de dépasser le stade du trip éphémère.

Figaroscope - Brigitte Baudin

Cette fois, le voilà de retour à Buenos Aires, sa ville. Il s'y enfonce avec volupté emboitant le pas à son héros.

Première - n°349,

Un film (...) au symbolisme pesant, tout juste sauvé du désastre par la spontanéité de ses interprètes.



ENTRETIEN

AVEC LE RÉALISATEUR

Pensez-vous que l'image donnée de Buenos Aires dans votre film est réaliste ? Celle-ci étant empreinte de misère, prostitution et drogue...

L'image que vous avez perçue n'est que la toile de fond pour une histoire fantastique, celle du retour des morts cherchant leurs êtres chers. C'est une image partielle, évidemment, mais elle est bien réelle dans sa partialité, et j'ai trouvé plus intéressant de faire surgir le fantastique d'une réalité «hard» que d'une élaboration déjà «artistique».

L'homosexualité est prédominante... Défendez-vous une cause ? Ou est-ce autre chose ?

Je ne défends aucune cause. Le monde homosexuel a ceci de particulier, que ses créatures traversent différents milieux sociaux, étanches pour ceux qui n'y appartiennent pas. Donc, un sauf-conduit intéressant pour la ronde de nuit que je voulais mettre en branle.

Certains journalistes pensent que vous avez tenté une représentation mythologique des bas-fonds sociaux. Etes-vous d'accord ?

Borges a fait un mythe de son quartier de Palermo à Buenos Aires, au début du siècle, en écrivant sur les mauvais garçons et leurs duels au couteau. Le romancier Alain Pauls (auteur de

Le Passé, traduit chez Christian Bourgois) a dit que mon film faisait une opération semblable pour les coins de rues du commerce gay.

Votre film est nommé dans de nombreux festivals... Est-ce, pour vous, un signe de reconnaissance ?

La seule reconnaissance pour moi est celle des cinéastes et artistes que je respecte.

Comment, du haut de ses 22 ans, Gonzalo Heredia a-t-il appréhendé les scènes de sexe ?

Il les a appréhendées avec une grande simplicité, en sentant qu'il avait une chance de montrer ses capacités de comédien, jusque-là peu évidentes dans des sitcoms pour adolescents à la TV. C'est une nature forte malgré sa jeunesse et un comédien remarquable, et j'espère avoir le bonheur de retravailler avec lui.

Comment définiriez-vous l'étrange jeune femme ?

C'est pour moi le fantôme le plus fort, car il s'agit d'une femme, donc d'un amour plus mûr que les rapports occasionnels connus par le jeune homme. Et le fait de parler de maternité (réelle ? fantasmée par le désir de la jeune femme ?) est pour moi capital. (...)

Propos recueillis par Fanny Cairon
www.commeaucinema.com

BIOGRAPHIE

Petit-fils d'émigrés russes né à Buenos Aires en 1939, Edgardo Cozarinsky vit depuis une trentaine d'années à Paris. À la fois cinéaste et homme de lettres, il mêle documentaire et fiction dans son travail et ceci depuis ses débuts.

L'ACID

FILMOGRAPHIE

Longs métrages :

La guerre d'un seul Homme	1981
Boulevards du crépuscule	1992
Citizen Langlois	1994
Le Violon de Rotschild	1996
Ronde de Nuit	2005

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°540
Cahiers du Cinéma n°609
Fiches du Cinéma n°1814/1815